

Une vie exceptionnelle, un véritable roman

Le livre commence en 1912 dans un petit village du Kasaï, au Congo belge où vit un petit Métis, âgé de deux ans et demi, appelé Fernand. Son père Léon, âgé de 32 ans, est belge. Il est responsable d'un comptoir commercial de la Compagnie du Kasaï, il a un petit air de Max l'Explorateur. La maman est une très jeune fille de 16 / 17 ans, pas plus. Elle a déjà eu une fille avec Léon, Alice de deux ans son aînée. Un soir, le père prend son fils de deux ans et demi dans les bras et l'emmène avec lui dans la brousse. Le père se sent mal, il vomit. Au petit matin, on retrouve Fernand près de corps de son père paralysé. Léon meurt deux jours plus tard. La mère de Léon, vit en Belgique. Elle n'a qu'un seul fils et cinq filles. Elle ne peut concevoir que le seul héritier mâle de la famille ne puisse être élevé en Belgique. Elle demande au meilleur ami de son fils décédé, d'aller en Afrique et de le voler à sa mère. La grand-mère de Fernand meurt 6 mois à peine après l'avoir recueilli. Que va-t-on faire de ce petit Fernand ? Reine, sœur de son père, et son mari l'adopteront. Alice sa grande sœur qui est arrivée en Belgique avant Fernand, est élevée par une autre tante. Son frère Albert, qui naîtra plus tard cette même année, n'ayant pas pu être reconnu par le père, restera près de sa mère.

Le petit garçon a grandi, on le retrouve dans les rues de Saint-Gilles où il va à l'école. Pour rentrer chez lui à l'Altitude 100, il évite certaines rues où il pourrait croiser des gamins qui lui cherchent misère à cause de sa couleur de peau. Heureusement, il y a les vacances chez son oncle Paul qui a fait fortune en vendant de la fausse lingerie parisienne pour s'acheter une ferme à Ohain. Là le petit Fernand peut toucher, humer ce qu'il aime le plus au monde, ses énormes chevaux de trait! Il effectue ses humanités à l'Athénée de la même commune, doué pour le dessin un de ses professeurs le pousse en 1926 à entrer à l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles en cours du soir. Il y aura pour professeurs les peintres Jean Delville, Émile Fabry et Anto Carte. En cours du jour il suit, par obligation, des études d'expert-comptable. Une remarque d'un professeur sur son accent bruxellois le poussera à suivre également des cours de diction.

Pour assouvir sa passion pour les chevaux la seule solution est l'armée. Il fait son service militaire au 2e régiment de lanciers, il y est brillant et malgré les embûches semées par la hiérarchie pour ne pas voir un "singe" monter leurs chevaux, Fernand sera le premier homme de couleur à devenir officier de réserve d'un régiment de cavalerie de l'armée belge. Hélas, il ne peut espérer en faire son métier parce qu'il est métis et que les officiers de cavalerie se doivent, à l'époque, d'appartenir à la noblesse. Les années ont passé, on retrouve Fernand fort probablement moins heureux, comme employé de banque à la Caisse Générale de Reports et de Dépôts à Bruxelles. Il s'évade de la monotonie de son travail par le dessin et la pratique du sport : hockey, athlétisme et escrime. A partir de décembre 1936, il fournit régulièrement de petits portraits de sportifs au journal Le Soir qu'un coursier vient chercher à la banque.

La guerre éclate, la mobilisation comme officier de cavalerie puis la capitulation de Léopold III. Fernand s'engage en 1941 dans l'armée secrète mais il est arrêté sur dénonciation, par la Gestapo, le 24 février 1943. Après la prison de Saint-Gilles, il est envoyé à la prison de Beyreut et de là au camp de concentration d'Esterwegen. Un grand nombre de ses camarades y seront jugés et exécutés. Il y fera déjà des centaines de portraits de compagnons de baraquement. Le 10 mars, il est transféré au camp de concentration de Flossenbürg, l'enfer, un camp de la mort où périront plus de 30.000 déportés. Atteint de dysenterie et de typhus, il passe trois nuits à l'infirmerie dans une caisse faisant fonction de lit auprès d'un cadavre qu'il ne peut repousser. Considéré comme mort par les SS, il échappera aux marches de la mort. Les SS obligeaient les derniers prisonniers valides à quitter le camp avant l'arrivée des alliés et les fusillaient au bord des routes. Libéré le 23 avril 1945 par les troupes américaines du général Patton, il est soigné sur place et profite de sa convalescence pour croquer des libérateurs et des camarades.

Dans les camps, Fernand s'est promis que s'il en sortait vivant, il ferait du dessin sa seule profession. Malgré une proposition de rejoindre l'armée américaine en tant que dessinateur, il reste en Belgique. Il est fort probable que la politique de ségrégation raciale encore appliquée dans certains états de ce pays ait pesé dans son choix. Après-guerre, il dessine pour Le petit Monde où débutent Peyo et Willy Vandersteen, et il collabore au quotidien L'Eveil, journal mené par le résistant Fernand Demany. En 1947, L'Eveil cesse d'être publié et c'est Le Soir qui lui ouvre ses portes. D'un quart de page, son Week-End Sportif passe à une demi-page. Le succès grandissant, on projette la création d'un studio visant à développer son travail. Le magazine Hop nous a appris dernièrement que Jidéhem s'est à l'époque proposé de participer à celui-ci. Horn, ayant connu la contrainte d'un travail d'employé et avide de liberté après ses années de prison, surtout ne se sentant pas l'âme d'un meneur d'hommes, comprend rapidement tout ce que cela impliquera et fait rapidement marche arrière. Malgré la haute estime qu'ont pour lui les grands de la BD de sa génération, principalement Peyo, Franquin, Morris et Tibet, il ne s'aventurera pas dans ce domaine qui lui aurait apporté fort probablement plus de reconnaissance. Il continue à travailler, en solitaire, pour Le Soir, journal qu'il porte en haute estime et pour lequel il fera près de 10.000 dessins.

Etienne Vernaève, petit-fils de Horn